

EN BOUT DE COURSE

## DU MÊME AUTEUR

- Une mort en rouge*, Albin Michel, 1994.  
*Papillon blanc*, Albin Michel, 1995.  
*Le Diable en robe bleue*, Albin Michel, 1996.  
*La Musique du diable*, Albin Michel, 1997.  
*Black Betty*, Albin Michel, 1998.  
*Un petit chien jaune*, Albin Michel, 1999.  
*L'Âme d'un héros*, Albin Michel, 2000.  
*Le Casseur*, Seuil, 2004 ; Points n° 1309.  
*Little Scarlet*, Seuil, 2005 ; Points n° 1453.  
*Un homme dans ma cave*, Seuil, 2006.  
*Transgressions*, Calmann-Lévy, 2006.  
*Noirs baisers*, Seuil, 2007.  
*Tuer Johnny Fry*, Michel Lafon, 2007.  
*Lucky Boy*, Liana Levi, 2009.  
*Le Vertige de la chute*, Jacqueline Chambon, 2010 ; Babel noir n° 104.  
*Les Griffes du passé*, Jacqueline Chambon, 2011 ; Babel noir n° 125.  
*En bout de course*, Jacqueline Chambon, 2012.

Titre original :

*When the Thrill is Gone*

Éditeur original :

Riverhead Books / Penguin Books USA

© Walter Mosley, 2011

Avec l'accord de Riverhead Books / Penguin Group, New York

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-05871-5

WALTER MOSLEY

EN BOUT  
DE COURSE

UNE ENQUÊTE  
DE LEONID MCGILL

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Oristelle Bonis

 BABEL NOIR



*à Gary Phillips,  
saxo ténor du genre noir*



Un homme poussait des grognements pathétiques, quelque part hors de mon champ de vision. Il semblait, à l'entendre, qu'il avait épuisé ses réserves et allait bientôt rendre l'âme.

Impossible, pourtant, de m'arrêter pour me pencher sur le problème, tant j'étais pris par la cadence des coups portés au ventre dur du speed-bag. La vessie de cuir bouffie d'air frappait le plateau de suspension à une vitesse bien supérieure à celle du plus fulgurant des ballons dont rêve la NBA. Pour se sentir en harmonie avec le monde, rien ne vaut de taper dans un speed-bag à trois heures de l'après-midi, quand la plupart des travailleurs songent à la retraite dans leurs bureaux paysagers, prient pour que le samedi arrive, s'entassent sous terre dans les rames du métro et foncent vers des destinations qu'ils n'auraient pas imaginées, avant.

À rosser le speed-bag avec ses poings gantés, du talon de la paume, d'abord, puis, pour varier, en pimentant çà et là d'un direct bien franc, on décuple sa capacité à aller jusqu'au bout, le plus loin possible. Ensuite, une fois que le dur sac en cuir bouge trop rapidement pour que l'œil puisse le suivre, ce sont les hanches et les cuisses, le cou, la tête qui entrent dans la danse avec la prodigieuse vivacité d'un torrent coulant, inéluctable,

sur et autour des obstacles, dans une ruée éperdue, et qui par leur pilonnage épuisent l'adversaire imaginaire avec la force inexorable du temps.

Or, n'importe quel boxeur vous le dira, le temps, on n'en a jamais trop.

*Le mec en face de toi sur le ring est forcément plus lourd, plus fort, de toute ta vie de fainéant t'as jamais rencontré de problème plus maousse, me serinait Gordo du temps où j'étais jeune et où je suais sang et eau en me disant qu'un jour, peut-être, je passerais boxeur professionnel. Ta seule chance, c'est de l'épuiser – tes poings, tu les actionnes comme des pistons, ta tête est une cible mobile. Sers-toi de ton crâne, de tes épaules, de ton buste, crache, fais tout ce que tu peux pour le désaxer; et tes poings, quand ils cognent, faut qu'ils sachent même plus comment s'arrêter.*

— J'en veux quatre de plus.

Les mots sont tombés, suivis d'un gémissement d'agonisant et d'une voix désincarnée qui suppliait :

— J'peux pas.

— Quatre de plus !

L'effort perceptible dans le grognement subséquent laissait penser que le type dégueulait tripes et boyaux.

— Ma poitrine ! a-t-il crié. J'ai mal !

— T'en mourras pas, lui a promis son bourreau sur un ton qui sonnait plus comme une promesse de vengeance qu'une assurance de survie.

Sans même leur jeter un regard, j'ai ramené contre moi mes bras encore frémissants et j'ai pris la direction des vestiaires. La douleur ne prête pas à conséquence, dans une salle d'entraînement de gladiateurs ; pas plus que le sang et les bleus, les nez cassés, les commotions cérébrales et même, à l'occasion, la mort.



Depuis quelque temps, c'est trois douches glacées par jour que je prends. Seul ce grand frisson réparateur, ajouté au travail sur le speed-bag et au comptage quotidien de mes inspirations et de mes expirations, m'empêche de sombrer dans la folie. Au fur et à mesure que la vie passe, ai-je découvert, les problèmes s'accumulent et les solutions qu'on y apporte ne font qu'aggraver les choses.

Je n'avais pas d'enquête en cours, à ce moment-là, et donc pas de rentrées d'argent non plus. Ma seule certitude, quand je bossais, était que quelqu'un allait en baver d'une façon ou d'une autre – voire d'une façon *et* d'une autre. Mais même dans ce cas, rien ne me garantissait que je toucherais mes honoraires.

J'avais un vieil ami qui se mourait chez moi, dans mon appartement du dixième étage. Ma femme avait une liaison avec un type deux fois plus jeune qu'elle. Et encore, je n'avais repéré que ces deux coups entre tous ceux que le diable me réservait.

En sortant de la douche, j'étais tellement lessivé que j'ai dû rester un moment assis tout nu, le dos droit, sur le petit tabouret en chêne qui avait atterri Dieu sait comment dans les vestiaires. Les gémissements en provenance de la salle d'entraînement me parvenaient en continu, tandis que mes muscles tressaillaient encore des efforts fournis pendant la séance d'exercices de la mi-journée.

Me lever fut un acte de foi. J'avais le sentiment d'être le dernier homme encore debout, au terme d'une bataille de toute une vie dans quelque guerre insensée.

Le jeune obèse au teint café au lait était en train de rater en beauté le mouvement abdominal qu'il

s'appliquait à exécuter. On aurait dit une larve géante qui, sous l'emprise de la boisson, avait complètement perdu le sens de l'équilibre et qui, après s'être tortillée, tombait en arrière sur le sol en ciment avec un bruit sourd de matelas mou.

— Encore trois et on n'en parle plus, lui a dit Iran Shelfy.

Vêtu d'un T-shirt gris et d'un caleçon de bain bleu pétard, les bras ballants de chaque côté, Mini Bateman ressemblait à un Bibendum terrassé par l'ivresse devant son bar préféré. Le jeune homme à la peau cuivrée qui le dominait de toute sa taille avait la tête rasée et les lèvres figées dans un sourire perpétuel. Sa gaieté semblait moins joyeuse que rapace, mais Iran essayait sincèrement d'aider Mini à s'en sortir.

— Encore trois, lui a-t-il ordonné.

Je me suis interposé :

— Ça ira comme ça.

Mini a poussé un soupir de soulagement.

— Ça fait qu'une demi-heure qu'il a commencé, patron, a protesté Iran.

— Demain, il tiendra trente et une minutes. Pas vrai, La Mouche ?

Mini Bateman, *alias* La Mouche, a dû s'y reprendre à deux fois pour saisir la main que je lui tendais. Je l'ai aidé à se redresser et il s'est prosterné, les mains sur les genoux, en soufflant comme une baudruche.

— Va prendre une douche, mon gars, lui ai-je conseillé.

En pure perte, car le malheureux devait mobiliser toute son énergie rien que pour se relever et reprendre haleine. L'abandonnant provisoirement à son sort, je me suis tourné vers Iran.

Trente-deux ans et une allure de figure de cire, dans le pantalon de survêt bleu marine et le T-shirt blanc qui moulaient ses formes précises. Typiquement le physique qu'un séjour en prison se charge de te sculpter, une fois que tu as choisi, soit de botter le cul des autres, soit de les laisser te botter le tien. Le garçon mesurait moins d'un mètre quatre-vingts (dix bons centimètres de plus que moi), et malgré le sourire qu'il affichait je le sentais crispé.

— Comment ça va, Aïe-Rane, lui ai-je demandé en prononçant son nom comme il le faisait lui-même.

— Va me falloir au moins dix ans pour le mettre sur le ring, et en face d'une meuf moitié moins grosse que lui, a répondu le jeune voleur à la peau lustrée.

— Non, toi, je veux dire. Comment ça va ?

Il a haussé les épaules.

— La salle, c'est super. Pas un qui paie pas et qui respecte pas les enchaînements de Gordo. Dès qu'y en a un qui me court, je fais semblant de t'appeler. Et moi, personnellement, je me tiens à carreau, comme t'as dit.

— Au moindre souci, tu me préviens. Que ce soit ici, dans la salle, ou dehors.

Iran me scrutait du regard, en fronçant le nez à la manière d'un loup qui essaie d'identifier la provenance d'étranges effluves à peine perceptibles.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Pourquoi vous voulez m'aider, m'sieu McGill ?

Il fallait qu'il la pose, cette question. La première chose qu'un détenu raisonnablement intelligent doit apprendre, c'est la suspicion.

Dix ans plus tôt, un homme nommé Andrew Lodsman avait cambriolé une joaillerie du centre-ville en plein jour, le visage dissimulé sous une cagoule. Le

problème, c'était sa fiancée, ou plus exactement son ex-fiancée qui, à l'époque où il avait planifié son casse, était encore dans sa vie. Amy avait causé aux flics et les flics étaient aux basques d'Andy. Les pierres qu'il avait volées étaient marquées d'une empreinte au laser invisible à l'œil nu. Andy m'en avait donné une petite, que j'avais négligemment laissée tomber dans le tiroir à chaussettes d'Iran, un jour qu'il était parti à Philly faucher pour son propre compte.

Prévenus par un appel anonyme du vol à Philadelphie, les flics avaient trouvé – entre autres – le diamant de trois carats au milieu des chaussettes. Les doutes sur la participation d'Andy au casse de la joaillerie avaient fondu comme neige au soleil et Iran avait été mis à l'ombre pour deux délits – un qu'il avait commis et l'autre pas.

Depuis, l'eau avait coulé sous les ponts et je n'étais plus le même homme. Je m'efforçais de réparer mes torts en aidant le jeune M. Shelfy à sortir de la mouise. Il n'était qu'un cas parmi une dizaine d'autres.

Iran ignorait qu'il avait purgé une peine de six ans à cause de moi. Il était inutile qu'il le sache.

Le téléphone qui s'était mis à vibrer au fond de ma poche m'a évité de répondre à la question qu'il m'avait posée.

?*ClientBureau*, affichait l'écran du mobile. Un client possible venait de se présenter au bureau.

20' fut ma réponse par texto : elle signifiait que j'allais me débrouiller pour y être dans cet intervalle de temps.

— Je cultive mon karma, c'est tout, ai-je dit à Iran en éprouvant toute la douleur dont ces paroles étaient chargées.

Il n'a pas compris à quoi je faisais allusion, mais il était assez superstitieux pour accepter ces mots tels

quels. En prison, tu apprends d'abord la suspicion, puis la crainte, et enfin le respect vis-à-vis de plus puissant que toi.

Avant de m'en aller, j'ai glissé la tête dans la salle de douche. Buzz était sous le jet, cramponné d'une main au pommeau au-dessus de sa tête.

— Zephyra vaut-elle vraiment toute cette souffrance ? ai-je lancé d'assez loin pour ne pas être écla-boussé.

Il a bien mis trente secondes à récupérer suffisamment de souffle pour rétorquer :

— Largement !

*L'amour d'un homme pour une femme est le pire ennemi de la révolution, aimait répéter mon cinglé de communiste de père. Cet homme tournera le dos à ses camarades sans prévenir; pour peu que son cœur batte pour une señorita aux yeux noirs et au châssis canon.*

Je me marrais tout seul en descendant l'escalier et, une fois dehors, j'ai continué à me marrer jusqu'à mi-chemin de mon bureau, guidé par le point d'interrogation du client qui m'attendait là-bas.

Arrivé au soixante-douzième étage du Tesla, ce gratte-ciel qui est le plus bel exemple d'architecture Art déco de toute la ville de New York, j'ai pressé le bouton de l'interphone. Prévenu par un déclic de l'ouverture de la porte, je suis entré dans l'espace d'accueil de ma vaste suite à usage professionnel.

Mardi s'est levée, derrière le grand bureau en frêne de la réception qui était resté inoccupé pendant des années. La jeune fille se levait presque systématiquement quand je pénétrais dans la pièce, sa manière à elle de me manifester de la déférence et de la gratitude. Pâle et mince, les yeux bleus, les cheveux blond cendré, Mardi Bitterman était née pour me servir de passe-partout. Les généreuses surimpressions grises de sa robe couleur corail estompaient le fond rouge passion du tissu. Elle ne portait ni bijoux ni maquillage. Mardi ne mentait pas sur la marchandise.

— Monsieur McGill, Mme Chrystal Tyler.

Derrière moi, sur ma gauche, une autre femme, un peu moins jeune, est passée de la station assise à la station debout au moment où je me tournais vers elle. Brun-roux foncé, couleur de noix de pécan astiquée, la dame avait des formes tout en courbes, pour ne pas dire voluptueuses, une masse de boucles et de frisettes tarabiscotées autour du crâne, une robe en soie bon marché qui

assailait l'œil d'un vrai carnaval de rouges et de bleus mouchetés de confettis jaunes. Elle était copieusement fardée mais, d'une certaine façon, sans excès. Le jaune de ses escarpins à talons hauts et de son sac en cuir vernis rimait avec celui des mouchetures de la robe.

Grâce à ces talons, sa taille égalait la mienne. Nos peaux avaient la même nuance, sinon la même teinte. Reconnaissant en moi Dieu sait quoi, elle a souri et m'a tendu la main, phalanges vers le haut comme si elle s'attendait à un baisemain.

— Je suis si contente.

J'ai tout de suite su qu'elle mentait, mais je lui ai tout de même serré la main.

— Allons dans mon bureau. Nous y serons mieux pour parler.

Tandis que je m'effaçais pour laisser entrer ma cliente potentielle, Mardi a croisé mon regard et haussé les sourcils en levant imperceptiblement les épaules. J'ai mollement agité la main avec un sourire las.

La jeune femme et moi avons longé le couloir bordé de bureaux vides et vitrés jusqu'à la porte de mon sanctuaire. Après l'y avoir introduite, je l'ai invitée à prendre place dans un des deux fauteuils chrome et bleu disposés à l'intention des visiteurs devant ma table de travail en ébène aux dimensions XXXL.

Puis, m'asseyant à mon tour, je l'ai dévisagée.

C'était un spécimen de toute beauté, franchement, que cette Chrystal Tyler. Le dessin de ses yeux délicatement bridés était presque asiatique et ses narines palpaient tandis qu'elle contemplait la vue, par la large baie à laquelle je tournais le dos.

Compte tenu de nos positions respectives, elle regardait, je le savais, l'Hudson, dont on pouvait suivre le

cours jusqu'à l'endroit où se dressaient jadis les tours du World Trade Center.

Nous avons pris l'un et l'autre le temps d'apprécier la perspective que nous nous offrions mutuellement.

— J'ai besoin d'aide, monsieur McGill.

— Dans quel sens, madame Tyler ?

Elle a levé la main gauche avec une torsion du poignet – geste de pure conjecture ou peut-être d'hésitation feinte. J'ai remarqué ses ongles, vernis en trois couleurs : bleu à la base et rouge au bout avec entre les deux des diagonales dorées.

— C'est mon mari, a-t-elle ajouté. Cyril.

Elle ne portait pas d'alliance.

— Que lui arrive-t-il ?

Fixant ses yeux droit dans les miens, elle a soutenu mon regard avec une insistance qui aurait embarrassé, ou excité, n'importe quel type normal.

— Il me trompe.

— Qui vous a conseillé de vous adresser à moi ?

Question tout ce qu'il y avait de sincère. Sa tenue, son maquillage, ses ongles, son élocution faisaient de cette femme une énigme.

— Quelqu'un m'a parlé de vous. Un homme. Norman Close.

On le surnommait No Man, à cause de sa façon de se présenter, en mangeant le *r*. NorMan Close était un gorille qui louait ses poings et ses biceps à un tarif journalier. Prêt à rosser, tabasser, intimider et sans doute même décimer pour le compte de qui lui allongeaient ses trois cents dollars la journée. Il avait été très bon, dans sa spécialité – jusqu'au jour où il était tombé sur meilleur que lui.

— Norman Close est mort, ai-je dit.

— Il ne l'était pas quand il m'a parlé de vous.



Chrystal était peut-être hype, mais elle avait oublié d'être idiote.

— Que voulez-vous de moi ?

— Je vous l'ai déjà dit. Mon mari me trompe.

— Il a un métier, ce mari ?

— Il est riche, a-t-elle répondu avec un reniflement méprisant. Pas riche comme ces millionnaires qu'on rencontre à la pelle, non. Cyril est milliardaire. Sa famille a construit la moitié des immeubles du New Jersey.

— Il s'appelle Cyril Tyler ?

— Hmm.

— S'il est si riche que ça, comment se fait-il que je n'aie jamais entendu parler de lui ?

— Il aime bien sa tranquillité. Pour le connaître, il faut avoir besoin de passer par lui.

— Et vous ?

— Moi ?

— Que faites-vous, dans la vie ?

Elle a réfléchi un peu trop longtemps avant de répondre.

— Je fais de la peinture. Sur acier.

— Sur acier ?

— Hmm. De grandes plaques d'acier. Voilà ce que je fais. C'est d'ailleurs comme ça que j'ai rencontré mon mari. Cyril m'en a acheté cinq. Ensemble, elles pesaient plus d'une tonne.

Le reniflement venu ponctuer cette déclaration était une œuvre d'art à lui tout seul.

— C'est donc ainsi que vous êtes entrés en relation ?

— On peut dire ça comme ça.

— Et maintenant qu'il vous trompe, il vous faut des munitions pour le divorce.

— Il faut surtout que je sauve ma peau. Je n'ai pas envie de me faire tuer.

La quasi-totalité de ce qu'on sait, de ce qu'on entend relève du mensonge. La publicité, les promesses des hommes politiques, les succès et l'innocence dont se targuent les enfants... jusqu'à nos propres souvenirs. Et, bien que presque tout le monde le sache, presque personne n'est fichu de régler sa vie sur cette unique vérité. Nous avons sans arrêt besoin de croire en quelque chose. Chasser cette illusion, c'est ouvrir grand la porte à la folie.

La femme qui était en face de moi mentait, je le savais. Tout en elle, d'ailleurs, était probablement factice, et pourtant cette fausseté recouvrait un fond de vérité. Ma propension à m'interroger sur cette réalité sous-jacente est ce qui fait de moi un bon détective.

Chrystal Tyler venait d'achever sa phrase quand la sonnerie de l'intercom a retenti.

J'ai appuyé sur un des boutons du téléphone.

— Oui, Mardi ?

— Harris Vartan sur la cinq, monsieur.

La semaine promettait d'être épique.

Un doigt en l'air pour marquer le lieu du crime, j'ai pris l'appel en attente sur la cinq.

— Oui ?

— Salut, Leonid.

— Je suis occupé avec une cliente.

— Je passe vers dix-sept heures.

Malgré le dé clic qui signait la fin de la conversation, je n'ai pas tout de suite raccroché. Figé dans la même position, je prêtais l'oreille à mon conseiller intime. Comme Iran, je suis superstitieux. Chrystal Tyler ne me disait rien qui vaille. Le coup de fil que venait de me passer un des hommes les plus dangereux du crime organisé pour m'annoncer sa venue m'en apportait une preuve au demeurant superflue. J'aurais dû inventer

une excuse, filer sa semaine à Mardi et prendre le premier vol pour les Bahamas.

À tout le moins j'aurais dû éconduire ma belle visiteuse, mais je me suis laissé distraire par ce mystère qu'est le temps.

Presque tous les instants que nous vivons se succèdent sans que nous ayons vraiment conscience de leur fuite car, sous l'effet de l'amour, de la haine, de la peur, le temps s'accroche à nous et nous prend dans ses mailles, telle une toile d'araignée qui se resserre à une vitesse folle autour des ailes d'une mouche condamnée. Et quand nous sommes pris là-dedans, nous devenons conscients de chaque fraction de seconde, du moindre mouvement, de la plus légère nuance.

Je ne sais pas au juste qui, de Chrystal ou de moi, était pris. Toujours est-il qu'au lieu de m'inciter à fuir, l'appel de Vartan m'a poussé à m'enfoncer encore davantage en moi-même.